

entretien

« L'Europe ne sait plus quoi faire du christianisme »

François Jullien

Philosophe et sinologue

Le philosophe ravive les « ressources du christianisme », à partir d'une relecture passionnante de l'Évangile de Jean. Sans se prononcer sur la foi.

En publiant le petit livre sur les Ressources du christianisme (1), vous surprenez votre monde. Comment en êtes-vous arrivé à vous intéresser à la pensée chrétienne ?

François Jullien : Parce que je pense qu'il y a un problème. C'est même un problème politique. L'Europe a du mal, aujourd'hui, à se construire, car elle a cette « affaire chrétienne » dans les mains et elle ne sait pas quoi en faire. Cela l'embarrasse. Regardez la péripétie du préambule de la Constitution européenne, entre 2001 et 2004. On a voulu définir l'identité européenne. Les uns ont dit qu'elle avait des « racines chrétiennes » ; les autres, laïques. Entre la tradition des Lumières et la tradition chrétienne, on n'a pas voulu choisir. Et on n'a rien su dire, alors que, justement, l'Europe, c'est cet écart ouvert par le christianisme entre la foi et la raison. L'Europe est en panne, car elle ne sait pas gérer cette affaire chrétienne qui est en elle, avec des églises qui ne sont pas pleines et, néanmoins, un fait chrétien que tout le monde porte plus ou moins en lui.

Vous êtes d'emblée frappé par la langue utilisée par le christianisme pour rendre compte de son message.

F. J. : La première grande singularité du christianisme, c'est que le témoignage du Christ est exprimé, dans les Évangiles, en langue grecque, et non en hébreu, ni dans l'araméen que parlait le Christ. L'enseignement chrétien s'est trouvé ainsi détaché de son appartenance linguistique originale. Les Évangiles désolidarisent le message chrétien de la langue dans laquelle il a été certainement prononcé par Jésus, ce



François Jullien, chez lui à Paris, le 6 avril dernier. Éric Garault/Pasco and co pour La Croix

qui donne au christianisme, d'emblée, une vocation universelle.

Vous avez travaillé particulièrement sur l'Évangile de Jean. Pourquoi ?

F. J. : Parce qu'il présente une forme de radicalité que l'on ne trouve pas dans les trois Évan-

giles synoptiques. Jean ne cherche pas à convertir, à la différence de Paul ; il n'est pas idéologue. Il s'intéresse à ce qui advient, ce qui permet l'événement, son surgissement. C'est avec Jean que je trouve le plus de ressource pour moi, et où l'écart réalisé

par le christianisme vis-à-vis de toutes les autres pensées est exprimé avec le plus de radicalité.

Justement, quel est cet écart fécond du christianisme dont vous parlez ?

F. J. : Le Christ est totalement homme et totalement Dieu. C'est une contradiction flagrante. C'est là, je trouve, le plus extraordinaire de l'intelligence chrétienne, moi qui ai passé mon temps entre les Grecs et les Chinois. Dans son Évangile, Jean permet de faire entendre la nouveauté, l'inouï. Dieu part du Dieu éternel pour mourir en esclave sur la croix. Dieu crée ainsi un écart au sein de lui-même. Il ne s'immobilise pas dans une essence de Dieu, qui serait un Dieu mort. C'est toute la singularité du christianisme, cette part d'homme à l'intérieur de Dieu. Dans les Évangiles, Dieu se défait de lui-même pour se promouvoir.

repères

François Jullien

Naissance le 2 juin 1951, à Embrun (Hautes-Alpes).

Ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm (Paris), agrégé de philosophie (1974), docteur d'État en études extrême-orientales (1983).

Professeur des universités, il est titulaire de la chaire

sur l'altérité créée à la Fondation Maison des sciences de l'homme.

En 2010, il a reçu le prix Hannah-Arendt pour la pensée politique et, en 2011, le grand prix de philosophie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre.

Une trentaine de ses quelque quarante essais ont été traduits en allemand, italien, espagnol, anglais, chinois et vietnamien.

« Le Christ est totalement homme et totalement Dieu. C'est une contradiction flagrante. »

En quoi cela peut-il être une ressource pour aujourd'hui ?

F. J. : Parce que l'écart oblige à sortir de l'attendu, du convenu. Les Grecs ne parlent pas de l'écart, mais de la différence. La différence range, elle sépare par la distinction. L'écart fait l'inverse : il pose la question de savoir jusqu'où va cette distance. L'écart dérange, et ne range pas. Il a une vocation exploratoire, il fait découvrir. L'écart ne laisse ●●●

●●● pas tomber l'autre, il maintient l'autre en regard. L'écart ce n'est pas un « gap », un fossé. Au contraire l'écart permet de faire apparaître de « l'entre », de l'altérité, où un commun est possible. Dans un couple, par exemple, il faut savoir recréer de l'altérité, pour renouveler la rencontre.

Quel est ce « vivre » que promeut le christianisme ?

F. J. : Jean en parle bien avec l'épisode de la Samaritaine, qui donne au Christ à boire (Jn 4, 5-42). Il distingue la vie en tant que simplement être en vie, être animé (*psuché*), de la vie que l'on a en soi, en plénitude (*zoé*). La Samaritaine part du premier sens de la vie, la vie vitale donnée par l'eau qui abreuve. Puis elle parvient à la vie, comme source de vie, « effectivement vivante », que j'appelle la vie surabondante. Jésus n'ouvre pas une autre voie, mais il enseigne à entendre autrement, spirituellement, la vie.

Spirituellement ?

F. J. : Attention, la spiritualité, aujourd'hui, c'est une grande poubelle, où l'on met tout et n'importe quoi. Pour moi, le spirituel a un sens profond. Toute la question de Jean, c'est de savoir comment ne pas en rester au vital pour déployer la vie en moi dans son essor, jaillissante et surabondante. Or cette question est bêtement tombée, aujourd'hui, du fait du retrait du religieux, sous la coupe de ce que l'on appelle le développement personnel. Pourtant, le christianisme permet de redonner une tenue et une intelligence à la façon de penser comment promouvoir, en soi, la vraie vie.

Vous y voyez une éthique de vie...

F. J. : Il y a une dimension éthique essentielle au christianisme. « Exister », c'est, étymologiquement, « se tenir hors ». L'homme est le seul être vivant à pouvoir se tenir hors de son environnement. Le sujet humain est à la fois dans le monde et hors du monde. On le voit très bien dans l'épisode de la femme adultère : le fameux « *Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle* » (Jn 8, 7) évite le jugement où s'enferme le monde. Il fait un trou dans le système.

Certains estiment que le christianisme mène à vivre en dehors du monde...

F. J. : Jean dit « *Ma royauté n'est pas de ce monde* », que l'on peut effectivement lire comme le refus du monde. Je pense que c'est une erreur, car l'évangéliste fait entendre autre chose. Il n'y a pas rejet du monde, car Dieu aime le monde. Mais le monde signifie une totalité d'appartenance. C'est donc une forme de clôture. Exister, au sens chrétien, invite, tout en étant dans le monde, à se tenir hors du monde. C'est non seulement une formidable ouverture, c'est la seule possibilité de vraie rencontre.

« Exister, au sens chrétien, invite, tout en étant dans le monde, à se tenir hors du monde. C'est non seulement une formidable ouverture, c'est la seule possibilité de vraie rencontre. »

Dans Jean, le Christ dit à ses disciples : « *Je me retire, et je viens vers vous.* » Dans le texte grec, les deux parties sont simultanées. On devrait traduire ainsi : « *Par mon retrait, je viens vers vous.* » C'est comme l'amour : il faut se séparer pour revenir. Pour accéder à l'intime de l'autre. La rencontre de l'autre se fait hors du monde. Un ailleurs d'où vient l'autre. Jésus ouvre en ce monde une autre dimension ou, pour mieux dire, la dimension de l'Autre.

Vous vous situez volontairement en dehors de la foi. Mais cet Autre, que l'on rencontre hors du monde, n'est-ce pas Dieu ?

F. J. : Cela ne me gêne pas qu'on le nomme Dieu. Il y a deux pensées de l'autre : soit l'autre est défini comme l'opposé du même. Ce qui est en face, différent du même. Soit l'autre est extérieur à soi : c'est l'Autre hébraïque et chrétien, celui qui ne peut s'intégrer, l'Autre que l'on ne peut que rencontrer. Toute la Bible, c'est le récit de la rencontre de Dieu en tant qu'Autre.

Pourquoi dites-vous que l'Europe est en panne du christianisme ?

F. J. : La ressource du christianisme, c'est la possibilité de sortir de soi, de ne pas se replier sur cette clôture de soi. C'est un enjeu politique que de penser l'autre ainsi, comme celui qui me permet de sortir de moi. L'espace politique n'est pas que le monde. Il y a un idéal, et c'est dans cet idéal que je peux rencontrer l'autre. L'idéal, c'est un mot qui décrit une géographie de l'Europe. L'Europe n'a plus d'idéalité qui la porte, elle est devenue une négociation de petits marchands. On a perdu l'altérité, d'où le repli communautariste, avec tous ses fruits vénéneux.

Recueilli par Isabelle de Gaulmyn et Antoine Peillon

(1) Ressources du christianisme, *L'Herné*, 2018, 128 p., 8,50 €. Dédié à Pascal David, frère dominicain, chargé d'enseignement en master à la faculté de philosophie de l'université catholique de Lyon, auteur, entre autres, de *Penser la Chine*. Interroger la philosophie avec François Jullien (*Hermann*, 2016), directeur éditorial de l'ouvrage collectif *En lisant François Jullien. La foi biblique au miroir de la Chine* (*Lethielleux*, 2012).

Actualité de la pensée du père Gaston Fessard

Frédéric Louzeau

Directeur du pôle de recherche du Collège des Bernardins

Il y a quarante ans, le 18 juin 1978, le père Gaston Fessard disparaissait brusquement. Philosophe et théologien, il laisse une œuvre immense, dont la valeur et l'ampleur sont encore à peine soupçonnées, mais aussi le témoignage d'un intellectuel engagé dans le drame du XX^e siècle. Trois mots le caractérisent : il fut un prophète, un penseur de tout premier ordre, un saint.

Un prophète d'abord, au sens où, dans la Bible, le veilleur de Dieu surgit au moment opportun et sans l'avoir programmé pour nommer le combat spirituel d'une époque. Que l'on songe notamment aux trois avertissements : *France, prends garde de perdre ton âme!* (1941), premier cahier clandestin du *Témoignage chrétien*, contre le nazisme et les ambiguïtés de la collaboration ; *France, prends garde de perdre ta liberté!* (1945), contre les séductions du communisme ; *Église de France, prends garde de perdre la foi!* (1979), au moment où la dialectique marxiste mystifiait l'Église de France. Que seraient devenues l'une et l'autre si ces cris avaient été pleinement entendus ?

Il fut également un penseur de tout premier plan. Sa lucidité prophétique n'allait pas sans une méthode de réflexion, de discernement et de décision. Jésuite depuis l'âge de 16 ans, il trouva son inspiration dans les *Exercices spirituels* de saint Ignace, dont le but est de trouver en toutes circonstances la volonté de Dieu pour y unir la sienne. Mais très tôt, Fessard fit une découverte décisive : d'abord conçue pour choisir un état de vie dans l'Église, la méthode ignatienne pouvait s'étendre à toute décision que la liberté veut prendre dans l'histoire. Il fournit un effort spéculatif considérable pour l'appliquer à la résolution des problèmes de l'actualité. Pour ce faire, il ne craint pas d'adopter la problématique et les méthodes des grands penseurs modernes, y compris les adversaires du christianisme. Il se savait en effet affronté aux mêmes questions qu'eux, voulait les repenser dans leur vérité et leur apporter les solutions de la foi chrétienne. Il fit avec Hegel, Marx et Kierkegaard ce que saint Thomas opéra

en son temps avec Aristote, Averroès et Avicenne. Le plus extraordinaire est qu'en ce geste, il ne céda jamais un seul instant, contrairement à la majorité des intellectuels français, y compris théologiens, aux charmes mortels des pensées qu'il explorait.

Qui d'autre qu'un saint a pu mener pareil travail ? À la fin de sa vie, le cardinal de Lubac comparait son intelligence de la foi à celle des saints Augustin, An-

manquent pas, à commencer par la désorientation généralisée des peuples européens et la désagrégation de l'ordre international.

C'est pourquoi cette pensée aujourd'hui méconnue et sans équivalent mérite que l'on s'y confronte. Ceux qui cherchent à penser leur situation historique et veulent y jouer un rôle pour la paix gagneraient à le faire. De nouvelles opportunités s'ouvrent. Tout d'abord deux ouvrages du défunt Michel Sales sur la pensée de son maître (1) et sur un point névralgique de sa méthode, la dialectique paulinienne du païen et du juif (2), sortent en ces jours. D'autre part, le premier colloque international jamais organisé à son sujet se tiendra le 18 juin prochain à Paris (3). On y montrera que des personnes aux profils fort divers ont continué de l'étudier ou de s'en inspirer. Parmi eux, il y a notamment un certain Jorge Mario Bergoglio, jésuite argentin, devenu pape le 13 mars 2013. François a récemment révélé que *La Dialectique des Exercices spirituels de saint Ignace de Loyola* (1956) se trouve à l'origine de sa pensée. Fécondité inattendue d'un itinéraire aussi extraordinaire que mystérieux.

(1) Gaston Fessard (1897-1978). *Genèse d'une pensée*, Éd. Lessius, 2018, 220 p., 24 €.

(2) Tout Israël sera sauvé, Éd. Lessius, 2018, 834 p., 45 €.

(3) Organisé par le Centre Sèvres, le Collège des Bernardins et l'Institut catholique de Paris, en partenariat avec La Croix. Le programme est disponible sur les sites des institutions organisatrices.

Vous partez en vacances ?
LA CROIX vous suit partout !

Faites suivre gratuitement LA CROIX sur votre lieu de vacances ou transférez votre abonnement à une personne de votre entourage

Facile, rapide et gratuit !

Rendez-vous

la-croix.com/adresse-temporaire



Vous pouvez aussi faire votre demande sur papier libre (10 jours avant votre départ et pour une durée minimum d'une semaine) à : LA CROIX - TSA 70008 - 59714 Lille Cedex 9 ou par téléphone au 01 74 31 15 02 (du lundi au vendredi 8h30-19h - le samedi 9h-18h)